

45

La NEF      Janvier 1951

J'entends bien qu'elle peut-être difficile à monter, que son rythme déconcerterait peut-être le spectateur français; mais qu'on ne la monte pas, ou, si l'on trouve que le travail de M. Puget est très bon, qu'on le monte! qu'on monte une pièce de M. Puget inspirée par Shakespeare ou à partir d'un thème shakespearien. Mais dans un théâtre aussi classique, je regrette de telles libertés, de telles licences. Un seul autre regret: il est de tradition de jouer en France — et je ne crois d'ailleurs pas que la tradition soit la même en Angleterre — Shakespeare en costumes Henri III, mais il est des costumes Henri III qui ne sont pas agressifs. Si plaisants que soient à l'œil ceux de Mlle Rissler, ils paraissent exagérément anachroniques (n'oublions pas en effet que la pièce se passe dans l'antiquité), d'autant que les décors, non moins agréables à regarder, de M. Moulart, ont par moment des relents de ceux de la Fédération qui surprennent. Mais ces dernières critiques sont de détails, et on passe au Français une des très bonnes soirées de la saison. L'interprétation qui réunit MM. Denis d'Inès, Debucourt, Charron, Falcon, Davy, Daniel Lecourtois, Henri Rollan, Mlles Annie Ducaux, Lise Delamare et d'autres de leurs excellents camarades du Français, contribuera au succès certain de cette pièce.



Je me proposais d'évoquer l'*Henri IV* de Pirandello, monté et incarné par M. Jean Vilar avec une surprenante intelligence, quand furent présentés *les Caves du Vatican*.

Je ne cacherais point que, si j'avais trouvé le spectacle mauvais, je ne l'aurais pas dit. Tout au plus me serais-je tu. Nous devons trop, et à Gide, et aux *Caves du Vatican*. Mais aucune dissimulation: j'ai passé une merveilleuse soirée, et quelles qu'aient été les critiques formulées depuis, je n'ai rencontré personne qui ait prétendu s'être ennuyé.

La presse est mauvaise. J'en suis heureux. Le destin de Gide est de se faire éreinter à chaque œuvre nouvelle, et de se faire enterrer. Mais avec le temps, les critiques sont devenus prudents. Ils ne nient plus, ils comparent; ils évoquent le Gide passé — oubliant d'ailleurs qu'ils ne se gênent point pour l'éreinter.

Il paraît que la pièce sera inaccessible aux spectateurs qui n'ont pas lu le roman: elle a pourtant conservé le déroulement cocasse, l'écriture vigoureuse, la psychologie fine et chargée qui contribuèrent à faire de la *soit* un chef-d'œuvre. Il paraît que la violence est usée: Peut-on faire grief à M. Gide d'avoir triomphé? Je sais, d'autre part, de convenables bourgeois que la satire morale et religieuse choqua.

Comme tous, j'avais retenu de mon premier contact avec *les Caves* l'acte gratuit; aujourd'hui c'est une certaine sagesse, qui est d'ailleurs dans le livre, qui m'a touché: « Dans la vie on se corrige à ce qu'on dit; on s'améliore; on ne peut corriger ce qu'on a fait (...). C'est là ce qui me paraît si beau dans la vie: c'est qu'il faut peindre dans le frais la nature y est défendue. »

L'interprétation est parfaite: M. Roland Alexandre est le Lafcadio de nos rêves et M. Henri Rollan un Julius inespéré, M. Georges Chamarat un parfait Amédée, Mmes Bovy, Bretty et Renée Faure sont excellentes. M. Jean Meyer est meilleur metteur en scène qu'acteur. Les décors de M. Jean-Denis Malclès sont au-dessus de tout éloge.

Roger STÉPHANE.